Zeitschrift: Ingénieurs et architectes suisses
Band: 124 (1998)
Heft: 1/2

Artikel: L'éthique peut-elle nous être utile?
Autor: Meilland, Jean-Marie
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-79363

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'éthique peut-elle nous être utile?

Par Jean-Marie Meilland, professeur de philosophie, rue du Chemin-de-Fer 2, 1920 Martigny.

Mon propos prendra la forme d'une réflexion nuancée, dénuée d'a priori, sur l'importance et l'utilité d'adopter dans l'existence un comportement éthique (ou moral, ces deux mots étant ici utilisés indifféremment). Mon approche présente l'avantage de proposer des principes généraux applicables à tous les niveaux, dans la vie quotidienne comme dans l'exercice des diverses professions.

Cet exposé comporte trois parties: la première présente une définition de l'éthique, la deuxième s'attache au contenu d'un comportement éthique et la conclusion est une proposition de réponse à la question posée dans le titre.

L'éthique en vue du bonheur général

Par *éthique* ou *moral* pris comme adjectif, j'entends le caractère d'une attitude qui se propose comme but de *promouvoir le bonheur général*, et non son seul bonheur personnel ou le bonheur de ses seuls parents et amis. Une définition plus précise du bonheur général interviendra dans la deuxième partie.

Cette approche s'inscrit dans la tradition *utilitariste*. D'inspiration majoritairement anglo-saxonne et autrefois illustrée par Jemery Bentham (1748-1832) et John Stuart Mill (1806-1873) notamment, cette tradition est, au XXe siècle, poursuivie par Richard B. Brandt et John C. Harsanyi parmi beaucoup d'autres. L'utilitarisme s'oppose à une école représentée essentiellement par Kant (1724-1804), pour qui la morale est conçue comme l'obéissance à des devoirs absolus, indépendamment des résultats. La tradition utilitariste présente un certain nombre d'avantages:

- du point de vue *théorique*, elle enracine la morale dans les besoins, dans la nature humaine concrète, et met l'accent sur la nécessité de satisfaire effectivement ces besoins, par-delà les bonnes intentions;
- du point de vue *pratique*, elle est favorable à la prise de décision réfléchie, lorsqu'il s'agit de résoudre des conflits entre diverses exigences ou de modifier des règles actuellement en vigueur grâce au recours à un critère extérieur à la pure moralité.

La méthode: concrétiser le bonheur général

D'abord, précisons le sens de la notion de «bonheur général». Je me réfère à J.S. Mill: «*L'utilitarisme soutient... que la seule chose désirable comme fin est le bonheur, c'est-à-dire le plaisir et l'absence de douleur*» [1][1]. L'homme recherchera donc individuellement ce qui accroît son plaisir (et Mill affirme la primauté objective des plaisirs de qualité supérieure, qui sont les plaisirs de l'esprit) et évitera ce qui lui cause de la souffrance (sous toutes ses formes). Et ce qui est valable pour l'individu, qui recherche son propre bonheur, est aussi valable à l'échelle de la société, qui n'est constituée que d'individus: la société (soit l'ensemble des individus qui la composent) recherche son propre bonheur. J.S. Mill, au même chapitre, écrit: «... *cet idéal (utilitariste) n'est pas le plus grand bonheur de l'agent lui-même, mais la plus grande somme de bonheur totalisé*» [2], la morale pouvant être définie «*comme l'ensemble des règles et des préceptes... par l'observation desquels une existence (heureuse) pourrait être assurée, dans la plus large mesure possible, à tous les hommes; et point seulement à eux, mais, autant que la nature des choses le comporte, à tous les êtres sentants de la création*» [3]. Le bonheur général défini ici est donc le bonheur de tous les individus, étant donné que seuls les individus existent et sont capables d'éprouver le plaisir et la douleur. Le bonheur général implique bien sûr des arbitrages entre les divers bonheurs individuels, parce que le plus grand bonheur de certains se paie souvent par la souffrance (ou une trop faible quantité de bonheur) d'autres. Le souci du bonheur général implique donc qu'on soustraie à certaines formes de bonheur de certains pour augmenter le bonheur d'autres.

Passons maintenant à une tâche plus concrète, la description du *contenu du bonheur*. En termes d'action morale, cela revient à indiquer les objets de préoccupation d'un homme moral:

- pour tout individu, il y existe un certain nombre de *biens premiers matériels* qui sont indispensables (nourriture, logement, soins en cas de maladie) (voir tableau 1);
- il y a aussi – et cette condition se rappelle davantage à nous actuellement –, des biens nécessaires non seulement aux individus, mais aussi à la survie même de l'humanité: ce sont des *biens universels* (ressources suffisantes et utilisables, environnement vivable);
- pour tout individu, il s'agit aussi d'assurer des conditions non matérielles, à travers des biens (ou des valeurs). Sans ces derniers, les biens matériels servent à entretenir une vie biologique, mais non une vie spécifiquement humaine, ce sont les *biens non matériels*: la sécurité (fait de pouvoir vivre et travailler sans être sans cesse menacé), le respect de la dignité (fait d'obtenir une reconnaissance, manifestée à travers certains comportements, de ce que l'on est et de ce que l'on fait), la liberté jusqu'à un certain point. Cette question de liberté se pose très différemment dans les sociétés occidentales individualistes et dans les sociétés traditionnelles où l'individu tire sa valeur de son intégration à la communauté. En tous cas, doit être garantie la liberté de poursuivre ses projets les plus chers, dont peut-être le projet de *s'intégrer à une communauté*. Cette liberté est celle de *se réaliser spirituellement*, en

[1] Les chiffres entre crochets renvoient aux références en fin d'article.

vivant selon une religion ou une culture. Et pour terminer, l'accès à *l'éducation* (selon la conception du savoir propre à la société dans laquelle on vit) fait partie de ces libertés.

Sans le souci d'assurer à l'individu ces divers biens, le bonheur général n'est en tout cas pas réalisable. Chaque société (qu'elle soit tribale, régionale, nationale, religieuse) cultive un certain nombre de *valeurs* qui lui sont *propres* et sans le respect de ces valeurs, les individus relevant de ces sociétés ne pourront pas accéder au bonheur. Ces valeurs, étant souvent soit des valeurs directement religieuses, soit des valeurs sécularisées d'origine religieuse, sont très profondément inscrites dans les esprits. Par exemple, certaines sociétés accordent une grande importance à la famille, d'autres accordent un grand prix au travail comme moyen d'intégration sociale et d'épanouissement personnel. Mais un souci du bonheur général doit soigneusement évaluer les effets du non-respect de tels biens et valeurs, en rapport avec le bonheur et la souffrance.

Enfin, comme les sociétés particulières ne sont constituées que d'individus et que le bonheur général est constitué par les bonheurs des individus, il s'agit aussi, dans l'attention au bonheur général, de considérer les divers biens valorisés par chaque individu: l'homme moral, dans son action, doit par exemple tenir compte du désir d'un employé très religieux de s'absenter pour un pèlerinage.

Cependant, ne seront respectés que les biens individuels « rationnels »: la morale ne demande pas d'aider un individu à obtenir des satisfactions qui lui seront préjudiciables ou qui nuiront aux autres (tableau 1).

Nuançons, pour clore ces considérations, les remarques faites plus haut sur le respect des valeurs d'une société à un moment donné. En effet, il est des cas où nous pouvons à bon droit penser que les valeurs de la société où nous vivons sont nuisibles au bonheur général et où nous avons à proposer de nouvelles valeurs qui seront favorables à tous. On peut citer comme exemple le cas d'une société où la majorité défend des valeurs racistes avec toutes les conséquences négatives qui en découlent.

Utilité de l'éthique

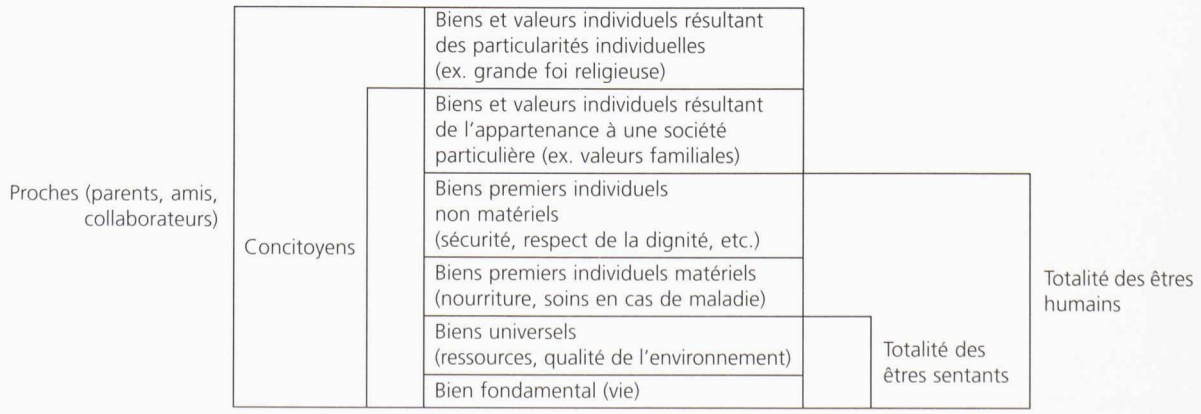
Pourquoi un individu devrait-il être moral? Pourquoi devrait-il se soucier du bonheur de tous?

Je ne répondrai pas « par devoir »: ce serait commode, mais contraire à l'approche utilitariste. Je ne recourrai pas non plus à des principes métaphysiques, si exaltants soient-ils, comme le principe stoïcien selon lequel « *nous sommes nés pour coopérer* », étant « *parent(s)... (par la communauté) de l'intelligence et d'une même parcelle de la divinité* » [4]; une telle justification est plus religieuse que philosophique, et la philosophie, par la raison, doit viser un accord universel.

Je vais d'abord répondre d'une manière négative et un peu décourageante, car ceci ne flatte pas notre nature: *il faut être moral par égoïsme*. En effet, outre qu'il doit soutenir l'application d'une morale non égoïste (sous peine que les autres, voués à leur propre égoïsme, le trompent et le volent), le pur égoïste doit lui-même adopter un comportement relativement non égoïste pour obtenir des autres ce qu'il attend d'eux (il doit aider les autres s'il veut que les autres l'aident). Il doit aussi se soucier du bonheur général parce que la société forme un tout et que léser certaines parties, c'est léser le tout et se léser soi-même en tant que partie de l'ensemble. Une société où *le souci du bonheur général* l'emporte est une *société caractérisée par une bonne qualité de vie*: le sentiment de satisfaction est majoritaire; la sécurité et une prospérité suffisante pour tous règnent; le climat est propice aux initiatives; l'éducation, la culture, la démocratie se développent.

Quel pur égoïste ne préférerait pas un monde où l'on peut se promener sans garde du corps, où l'on peut aller au cinéma ou au théâtre, où l'on peut donner son avis et défendre ses intérêts? Il est à noter aussi que dans une société

Tableau 1 – Biens décrivant le contenu du bonheur



où une certaine morale est en vigueur, le non-respect de ses règles entraîne pour le dissident des conséquences peu agréables: désapprobation, critiques ouvertes, mépris, rejet, voire condamnation pénale si la règle est renforcée par une loi. Il est à parier que, bien au courant de tous ces facteurs, le pur égoïste n'acceptera pas tant d'entorses à sa satisfaction.

Mais, pour ne pas terminer sur cette note pessimiste quant au genre humain, je reviens à une perspective plus encourageante (et plus réaliste aussi). Il faut en effet reconnaître que loin de la pure bienveillance et du pur égoïsme, *les individus sont le plus souvent partiellement bienveillants.* On le voit spécialement dans l'attitude des parents à l'égard de leurs enfants, des amis à l'égard de leurs amis, mais, cultivée, cette bienveillance débouche assez aisément sur la préoccupation du sort des collègues ou compatriotes, et même du sort de tous les êtres humains où qu'ils vivent, ou même du sort des animaux.

Mais il est aussi sûr que la bienveillance n'est jamais aussi solide que lorsqu'elle rencontre l'intérêt individuel, comme le dit J.S. Mill: «*...les lois et les arrangements sociaux devraient mettre autant que possible le bonheur ou (comme on pourrait l'appeler dans la vie courante) l'intérêt de chaque individu en harmonie avec l'intérêt de la société*» [5]. Si faire du bien aux autres n'entraîne ni réponse extérieure gratifiante, ni satisfaction intérieure, nombreux sont ceux que la morale découragera. Et il est juste de penser que celui qui montre le plus de bienveillance peut légitimement comprendre d'un point de vue supérieur que la *bienveillance* et l'oubli de soi sont les meilleurs moyens de satisfaire l'intérêt individuel véritable.

La qualité du plaisir né de la bienveillance peut en effet donner à ceux qui développent leur personnalité dans un sens spirituel, l'assurance du plus grand bonheur individuel. Mais il est vrai que cet état d'esprit (que l'éducation devrait développer) n'est pas le plus répandu. Il ne pourra au mieux qu'accroître son influence sans triompher.

Conclusion

Deux remarques pour conclure:

1. On pourrait penser que tout ce qui a été dit a peut-être été vrai dans une société plus ordonnée, plus structurée, mais qu'aujourd'hui on ne peut plus raisonner ainsi. Le monde en effet semble actuellement *régi par la seule économie sans souci éthique.* Il semble évoluer de plus en plus hors de tout ordre et sans règles, et ceux qui se soucient encore de morale (de limites à respecter, de principes à honorer) ne sont-ils pas voués à se perdre dans un tel système? N'est-il pas venu le temps où il ne sert plus à rien à l'égoïste d'être moral et où seul le saint peut encore songer à l'être? Cela me paraît excessif. Il me semble que si le monde actuel, malgré son chaos, tient encore ensemble, c'est parce que la solidarité mise en place durant des décennies du fait notamment d'un souci éthique, continue peu ou prou de fonctionner. Et sans cet héritage d'un temps plus moral, il me semble que les égoïstes non-moraux ne pourraient même pas tenter de réaliser leurs projets. *L'avenir est donc à l'éthique, me semble-t-il, à condition qu'on veuille la survie de nos sociétés dans de bonnes conditions.*
2. Je ne défendrais pas une société morale au sens où les obligations d'attention au bonheur général de préférence aux intérêts individuels légitimes envahiraient tout. Une telle société serait intolérante, policière, inhumaine. Mais à l'inverse, *sans morale*, une société, en plus de risquer la dissolution, est une *société où la qualité de vie est médiocre,* (le stress né d'une compétition sans frein gâchant la vie de tous, des perdants comme des gagnants-perdants potentiels). Et ce qui fait la valeur de l'homme, la civilisation, y est oublié au profit d'une agressivité caractérisant plutôt certaines espèces animales.

C'est pourquoi nous pouvons sans hésitation conclure que la morale nous est utile.

Références

[1] J.S. Mill: «L'utilitarisme», trad. G. Tayesse, éd. Flammarion (coll. Champs), Paris, 1988, p. 48
[2] J.S. Mill: op. cit., p. 57
[3] J.S. Mill: op. cit., p. 58
[4] Marc-Aurèle: «Pensées pour moi-même» trad. M. Meunier, éd. Garnier-Flammarion, Paris, 1964, p. 43
[5] J.S. Mill: op. cit., p. 67

Ces lignes ont été rédigées sur la base d'un exposé présenté à l'occasion de la dernière assemblée générale de la SIA Valais (Réd.).